

Nous n'étions pas toutes des héroïnes

Pendant le confinement du corona virus, en avril 2020, j'ai compilé trois textes laissés par ma mère, Jeannette Le Bohec :

– « *Quatre années d'étude à Saint Brieuc (1941-1945)* », *texte manuscrit, daté de 1991 et destiné à ses camarades de promotion,*

– *un texte imprimé non daté au contenu très proche du précédent, écrit probablement avant 1995 (car elle n'y fait pas allusion au livre sur la Résistance à Saint-Brieuc qu'elle a découvert en 1995),*

– *un cahier manuscrit plus personnel intitulé « Nous n'étions pas tous des héros », daté de 1999, déposé aux archives départementales des Côtes d'Armor.*

Ce récit est la suite de « Au pré ». Il commence en octobre 1941.

En internat (1941-1943)

Les mots « École Normale » symbolisent depuis si longtemps la réussite suprême pour les élèves des Écoles Primaires Supérieures (E.P.S.) et des Cours complémentaires (C.C.) que les trente-quatre lauréates que nous sommes ne peuvent que continuer à se dire avec ravissement : « Nous sommes reçues à l'École Normale ! » Contentement justifié car le concours est sélectif et les candidates nombreuses, l'enseignement primaire constituant la voie royale pour les filles et les garçons issus de milieux modestes.

Mais c'est oublier que Vichy, l'année précédente, a supprimé ces « séminaires rouges » et la rentrée d'octobre 41 nous ramène à une réalité peu exaltante. Non, nous ne sommes pas des normaliennes, titre prestigieux à l'époque, mais de simples « élèves-maîtresses », des boursières d'état que le très distingué collège Renan de Saint-Brieuc, qui deviendra un lycée après guerre, daigne accueillir. Les Allemands en occupent les locaux ainsi que ceux de l'École Normale dans laquelle ils ne nous laissent que quelques classes si bien que nous nous trouvons malgré tout dans « nos » murs. Une grande villa voisine, réquisitionnée, nous sert de réfectoire mais nous sommes invitées à louer une chambre en ville.

Ma mère se souvient d'une ancienne voisine qui habite désormais Saint-Brieuc et lui écrit pour renseignements. Augustine répond qu'elle demeure rue Abbé Fleury, tout près de l'École Normale et qu'elle s'offre à me loger. Une chance !

Après le départ de ma mère, me voilà donc plongée dans l'intimité d'une famille inconnue composée des parents et de Louis, leur fils de seize ans. Je m'y sens très mal à l'aise. Tous les soirs, lorsque vers sept heures et demie, je rentre de l'école après y avoir pris mon repas, je les trouve attablés dans leur minuscule cuisine. Je reste là avec eux car c'est la seule pièce chauffée. D'ailleurs, comme chez nous, il est impensable d'éclairer deux pièces à la fois. Ce serait du gaspillage. Assise dans un coin, j'étudie donc mes cours ou je m'occupe à des travaux de raccommodage que j'ai demandés. Il faut bien que je prouve ma reconnaissance à Augustine qui, connaissant la situation difficile de ma mère, n'a pas voulu accepter l'indemnité de logement que l'État m'octroie en tant que boursière. L'ouvrage ne me manque pas. Il y a pénurie de textile et il faut faire durer les vêtements.

On se couche vers neuf heures. Dans l'unique et grande chambre, il y a deux lits : celui du milieu que je partage avec Augustine et celui de l'angle où dort Louis. Lorsque celui-ci s'est couché avant moi, je me déshabille rapidement en vérifiant qu'il a le dos tourné. Le mari, relégué depuis longtemps dans la cuisine doit se contenter d'un lit-cage qu'on replie dans la journée. Il y a aussi une salle à manger glaciale où l'on ne va jamais. Les W-C situés en bas sont communs à toute la maison : à la famille d'Augustine, locataire du premier, aux propriétaires qui habitent le rez-de-chaussée et aux deux élèves-maîtresses du deuxième étage.

Si Augustine s'est montrée généreuse à mon égard, elle n'en a pas moins des manières vulgaires qu'elle a sans doute apprises à Paris où, exilée de son Lanmeur natal, elle a dû comme beaucoup de Bretonnes, travailler comme domestique. Comme elle est en mauvais termes avec les propriétaires, elle crie dans l'escalier que leur fille couche avec un homme marié. Mais son caractère exécrationnel s'exerce surtout à l'encontre de son mari qu'elle hait pour des raisons qui m'échappent. Souvent, le soir, lorsqu'il se présente à l'embrasement de la porte, elle glapit : « Ah ! Regardez quelle tête il a encore ce soir ! » Le pauvre homme n'a pourtant pas bu ni exprimé quoi que ce soit. Et les injures se mettent à pleuvoir. Plusieurs fois, elle en arrive aux coups. Échauffée par ses propres paroles, elle accule dans un coin son mari qui ne se défend pas et, secondée par son imbécile de fils qui lui obéit au doigt et à l'œil, elle le bourre de coups. Lui, le bras replié devant le visage se laisse faire en murmurant : « Jeannette, tu pourras dire à ta mère comment on me traite. » Je suis outrée, mais je ne peux rien dire.

Si au moins, je pouvais m'échapper pour aller au cinéma ou faire un tour en ville ! Mais il nous est strictement interdit de sortir de nos chambres, des contrôles peuvent avoir lieu.

Je passe donc de multiples soirées, le nez sur mes raccommodages et dans le tumulte des scènes de ménage. Je voudrais bien trouver un autre gîte, mais je n'ai aucune liberté pour faire des recherches. Et même pas le plaisir de profiter de la grande sortie mensuelle. Les communications avec Perros étant trop difficiles, je n'y vais qu'à Noël et à Pâques.

Un soir, en rentrant, je trouve Augustine dans tous ses états. Elle m'attend. Elle veut savoir si Louis m'a touché quelques mots de son départ car il a disparu sans laisser un mot d'explication, emportant seulement quelques vêtements dans une valise. Mais je ne sais rien. Pendant plusieurs jours, on se perd en conjectures sur cet événement en n'écartant pas l'hypothèse qu'il a gagné l'Angleterre. La réalité s'avère moins glorieuse. Une lettre du disparu arrive d'Allemagne où ce stupide garçon est parti travailler volontairement. Il a été piégé par les offres financières alléchantes qui tentent d'attirer des travailleurs français dans les usines allemandes en remplacement des Allemands mobilisés. À cor et à cri, il réclame maintenant des colis de nourriture. Augustine, qui va déjà régulièrement à vélo à la campagne pour se ravitailler dans une ferme, s'empresse d'accéder à ses désirs, affolée de savoir son fils archi-gâté en proie à la faim. Mais avec l'aplomb qui ne lui manque pas, elle sait entreprendre des démarches auprès des autorités françaises et allemandes pour le faire revenir, en arguant qu'il n'est pas majeur et qu'il est parti sans autorisation parentale. Elle a gain de cause. Louis réapparaît et ne souffle mot de sa lamentable et honteuse disparition. Quelques mois plus tard, quand les nazis relayés par Laval lanceront « la relève¹ » il se tiendra tranquille et continuera le soir à nous jouer La Paloma sur son harmonica.

Au collègue aussi l'ambiance est détestable.

Notre intégration dans une classe de seconde à Renan est une incohérence pédagogique. Le problème s'est déjà posé l'année précédente mais les hauts responsables qui ont si précipitamment fait disparaître les E.N. se souciaient-ils vraiment du sort des futures institutrices de l'école laïque ?

Une grande hétérogénéité règne dans notre seconde qui compte aussi 7 ou 8 collégiennes. Nous avons de 16 à 19 ans, nous étions donc en majorité plus âgées et plus avancées scolairement qu'elles. Le programme de maths et de science qu'on nous propose nous est par exemple depuis longtemps familier.

L'année précédente, les professeurs avaient mis sur le compte du hasard le bon niveau de la promo de nos aînées. Mais cet état de fait se renouvelant, force leur a été de prendre

¹ De juin 41 à janvier 43, les nazis annoncent qu'un prisonnier de guerre sera libéré si trois Français viennent travailler en Allemagne. C'était évidemment un marché de dupes.

conscience que nous avons été recrutées sur concours et que ces E.P.S., ces C.C.² que peut-être elles sous-estiment ou simplement ignorent, méritent considération.

Par contre, seule la moitié de notre promotion, issue des E.P.S., a en anglais le niveau requis, l'autre moitié, venant comme moi des C.C. n'a pas eu de profs qualifiés et ne sait quasiment rien. Pourtant notre prof d'anglais s'intéresse particulièrement à notre passé scolaire, à notre récent concours et nous questionne sur l'École Normale et ses traditions.

La quête de certains livres pose des problèmes insolubles. La grammaire anglaise dont j'ai tant besoin est introuvable en librairie. Les livres de géographie de Brunhes et d'histoire de Mallet et Isaac nous sont confisqués l'année suivante car leurs auteurs étaient juifs.

L'organisation matérielle est caractérisée par la dispersion la plus totale. Rien ne se passe dans les mêmes lieux : ni les cours, ni les repas, ni les récréations de midi, ni les nuits. Nous sommes sans cesse en allées et venues par les rues du quartier et au-delà. Toujours en rang par deux et sous surveillance.

Les Allemands occupent entièrement les bâtiments du collège Ernest Renan. Il a donc fallu caser ailleurs la totalité des élèves. Les occupants nous concèdent le rez-de-chaussée de l'aile gauche de l'ex-E.N., en nous interdisant par une cloison de bois blanc, l'accès au reste de l'école (dortoir, réfectoire, salles, cour, jardin) qu'ils se réservent. Ce rez-de-chaussée est affecté aux classes de seconde, première, philo (les math-élèm allant encore au lycée de garçons Anatole Le Braz cette année-là). Les autres classes, de la 6ème à la 3ème échouent à 800 mètres de là à l'Abri-St-Michel qui a tout l'air d'un patronage et qui bénéficie d'une vaste cour malheureusement sans préau.

Nous nous retrouvons donc dans les murs de ce qui aurait dû être notre école mais avec toutes les restrictions que l'heure impose. Nous occupons la plus belle pièce, « la salle rose », ex-salle des fêtes. Mais derrière le rideau de scène se devinent des présences silencieuses car le bureau de la surveillante générale et la salle des professeurs se trouvent là.

Une grande villa a été réquisitionnée et convertie de bas en haut en cuisine et réfectoire. Les économes, Mme Dargenton et Mme Mazier doivent faire des prodiges pour nous approvisionner car, malgré le strict rationnement, les menus restent copieux même si la viande demeure rare et le pain insuffisant. Le beurre, denrée quasiment introuvable, n'est pas fourni, aussi chacune assure-t-elle son propre ravitaillement par des colis des familles et nos petits pots individuels s'alignent dans le casier mural.

Les récréations de l'interclasse se passent soit dans la cour de l'école annexe en l'absence des élèves du primaire et sous les regards des soldats allemands accoudés aux fenêtres de l'étage, soit dans le petit jardin de l'ex-directrice où pousse encore, seule poésie de cet espace gravillonné, une superbe glycine, soit encore dans la grande cour de l'Abri-St-Michel.

Et toujours de marcher, les pieds dans nos « claques » et bientôt sur nos semelles bois quand nos souliers de cuir ont rendu l'âme.

S'il pleut, on s'entasse dans les couloirs vitrés, le long des classes de l'E.N., couloirs rendus sinistres par la lueur bleue diffusée à travers les vitres, défense passive oblige. C'est pour les mêmes raisons qu'à l'étude du soir qui nous réunit toutes à l'amphi, il faut tirer devant les fenêtres de lourds rideaux noirs.

Seul avantage de la cohabitation avec les occupants : la jouissance du chauffage central, luxe rare à cette période de pénurie de charbon.

Après le repas du soir, nous regagnons la chambre que nous avons louée, si possible dans les environs, chambre sans chauffage il va sans dire, et très souvent sans eau courante. Mais nous

² E.P.S : Dans les Ecoles Primaires Supérieures de Tréguier, Guingamp, Lamballe, Lannion, les professeurs licenciés préparaient les élèves au brevet élémentaire et au concours d'entrée à l'E.N. Puis au brevet supérieur en 3 ans après la seconde BS1, BS2, BS3.

C.C. : Les Cours Complémentaires existaient dans les chefs-lieux de canton. Des instituteurs dévoués et doués en maths ou en français mais mal qualifiés y préparaient au brevet élémentaire et au concours d'entrée à l'E.N.

ne partons pas seules. Il y a des « conduites » pour chaque destination. Sous la surveillance de pionnes, les groupes s'éloignent ainsi dans la nuit par vagues successives.

Les filles de 20 ans sont donc soumises aux mêmes contraintes que les sixièmes. Au début quelques-unes se risquent au cinéma. Elles se font repérer dans la salle du Splendid et la punition exemplaire qu'on leur inflige décourage toute nouvelle tentative.

La nouvelle directrice fait régner une discipline de fer. Nous sommes dressées à lui faire, à chaque fois que nous la croisons, fût-ce trois fois dans le même quart d'heure, un salut qui consiste en une inclination brusque de la tête, le menton tombant sur la poitrine comme si on nous avait cassé le cou. Si le salut déplaît, on s'entend dire : « Vous n'avez pas la nuque souple, mademoiselle. » Et de refaire le salut.

Avant la promenade, elle passe la revue. Un jour, ciseaux en main, elle fait tomber quelques petits nœuds rouges dont certaines, suivant la mode, ornent les peignes qui relèvent leurs cheveux sur les tempes. Crac ! crac ! La victime en pleure d'humiliation.

Sans la moindre discrétion et pour des besoins administratifs, on nous demande parfois en étude de donner à haute voix l'adresse et la profession de nos parents. Si les collégiennes peuvent annoncer : médecin, notaire, avocat, chez les élèves-maîtresses on entend : cultivateur, facteur, cordonnier, père décédé, mère femme de ménage. Cette pratique cesse assez vite, davantage sans doute pour préserver le prestige du collège que pour ménager notre amour-propre. On nous rapporte que Madame La Directrice a bien voulu dire de nous : « Ce sont de gentilles petites paysannes. » Et aussi, en réponse à un ex-professeur de l'E.N. qui souhaite faire entrer en fac une élève-maîtresse excellente en maths : « Comment, madame Duval, vous voulez faire un professeur d'une fille de tâcheronne ! »

Pour être honnête, il faut rajouter qu'elle semble par la suite réviser un peu ses jugements méprisants. Nous sommes si soumises, si studieuses que nous ne pouvons qu'apporter un peu de lustre à son collège mais elle ne se départit pas pour autant de son autoritarisme.

On comprendra que dans cette atmosphère, notre histoire de « correspondants de Bordeaux » éclate comme un scandale. Nous avons écrit à une promotion d'élèves-maîtres de cette ville après avoir chacune tiré au sort leur nom. L'afflux de lettres du Sud-Ouest dans le courrier qui passe par le bureau de la directrice, déclenche l'affaire. Lettres saisies à Bordeaux et ouvertes, inspecteur d'Académie alerté, et, un terrible matin, irruption dans notre classe des deux personnages : la Directrice, l'œil fulgurant et l'Inspecteur long, sévère, barbichu et tout de noir vêtu.

Réquisitoire de Madame La Directrice qui agite dans l'une de ses mains un paquet de lettres et en extrait de temps à autre, pour citation, un exemplaire où nous apercevons des passages soulignés à l'encre rouge. Qu'y disons-nous ? Nous nous vantons d'avoir la belle vie, de n'avoir rien à faire, ce qui est faux dans les faits mais vrai par rapport à l'année précédente. L'inspecteur nous fait ensuite un petit discours d'un si haut niveau qu'il nous passe largement au-dessus de la tête. Que diable vient donc faire Dante dans cette histoire ? Mais la consultation du registre des notes lui permet de prendre la mesure de nos vantardises car nos résultats sont bons. Il prêche la modération et l'affaire en reste là.

Madame la Directrice profite de l'occasion pour nous imposer de faire signer par nos parents la liste, limitée en nombre, des correspondants qu'ils nous autorisent, avec obligation pour ceux-ci de contresigner leurs lettres. Elle se réserve le droit d'ouvrir le courrier quand bon lui semblera. Droit dont elle usera.

Comment s'étonner dans une telle ambiance de voir de temps en temps à l'étude du soir s'écrouler en larmes sur son pupitre telle ou telle interne ivre de cafard ? Nos vingt ans peuvent-ils trouver, malgré tout, quelque joie de vivre ? Nous n'avons que le travail scolaire, doublé du contrôle permanent et inquisiteur de notre intimité. Principal plaisir, bien austère et pourtant très recherché, la bonne note, la bonne place, le tableau d'honneur, les encouragements ou les félicitations décernés en fin de mois ou de trimestre.

Les grandes sorties trimestrielles ne profitent qu'aux pensionnaires jouissant de moyens de communication faciles. Mais les autres, celles qui demeurent aux confins du département ou au-delà, ne peuvent revenir chez elles qu'à Noël ou à Pâques et restent se morfondre au fond des études ou dans de tristes promenades, en petits groupes mélancoliques.

Nous glanons pourtant de-ci de-là, quelques petites joies : nous nous sommes constitué à nos frais, une petite bibliothèque que notre prof d'anglais a discrètement enrichie des traductions de quelques auteurs : Shelley, Mary Webb, Katherine Mansfield, Broomfield ... que nous lisons avec d'autant plus de délectation qu'ils sont interdits.

D'insolites instants d'entrain aussi quand, certains dimanches pluvieux, nous dansons, entre nous bien sûr, dans la salle rose au son de trois ou quatre disques rayés de fox-trot, valse, tango, qui valent toujours au même endroit : tagadac... tagadac... tagadac... Et aussi quelques bouffées d'émotion lorsque nos meilleures solistes montent sur la scène pour un récital impromptu : ah ! La chanson de Solveig ! Le ciel est par-dessus le toit ! Je sais une église ! C'est l'amour qui chante ! ...

Les séances d'éducation physique, à l'extérieur par tous les temps, nous font respirer un bol d'air frais sous la direction souple et avisée de la si belle madame Verger !

Les cours de dessin sont les seuls où l'on peut rire franchement des saillies du professeur qui nous intéresse par ailleurs à ses idées avancées sur l'Art.

Le « colis du prisonnier » trouve toujours parmi nous des volontaires empressées. La perspective de faire sans escorte les trois cents mètres qui séparent notre école de la rue du Maréchal Foch nous motive certainement bien plus qu'un quelconque zèle humanitaire. Mais attention ! Il ne faut pas dévier du droit chemin. Je suis des trois qui se font « toper » par une pionne, près de la cathédrale, et qui comparaissent devant la dirlo. Nous risquons un renvoi de trois jours. En avouant que nous cherchions à nous procurer du pain dans une boulangerie avec des tickets envoyés par nos familles, nous l'étonnons et elle n'insiste pas.

Enfin, celles qui ont de l'argent de poche peuvent de loin en loin le dimanche assister à quelque séance théâtrale, concert ou conférence au théâtre municipal. Je n'y vais que lorsque le prix des places est modique. Un dimanche, alors que je suis tristement des yeux le départ de mes compagnes pour une séance au-dessus de mes moyens, la responsable de la caisse de classe que nous nous sommes constituée par de petits versements mensuels, vient me dire que cette caisse m'offre mon billet. Humiliée, je refuse avec véhémence et j'éclate en gros sanglots. Pourtant, quelques semaines plus tard, bien que n'étant pas dupe du subterfuge, j'accepte que cette même responsable, qui est aussi une amie, me paye ma place de ses propres deniers. Du moins, c'est ce dont elle m'assure. La gentillesse de l'intention et ma grande envie d'assister au spectacle ont mis du baume sur ma blessure d'amour-propre.

Nous tenons malgré tout à maintenir les traditions normaliennes. C'est ainsi que notre promotion baptisée « Jeunesse », fait imprimer sa « carte de promo ». Nos noms s'y alignent fièrement, accompagnés des vers : « Vivez si m'en croyez/ N'attendez à demain/ Cueillez dès aujourd'hui les roses de la vie ». Certes nous vivotons, mais nos roses avaient des épines.

Il y a aussi les « filiations » : on est la « fille » de celui ou celle qui a été reçu dans le même rang que nous l'année précédente. Et notre « frère » se repère de la même manière dans la promo parallèle d'élèves-maîtres. Curieusement, le « frère » est contraint d'écrire une lettre d'amour à sa sœur, mais les occasions de rencontrer nos parents masculins sont quasiment inexistantes. Le courrier et les cartes de promotion transitent par cinq externes.

Notre « fête de côte » reçoit sans difficulté l'autorisation de la directrice. Le public se composera du corps enseignant, de quelques parents, des élèves et de quelques normaliens. Sont prévues deux pièces de théâtre et deux ballets : « Les Moissonneurs » sur une musique de Couperin et la « danse norvégienne » de Grieg. Mais le jour de la représentation, les courtes jupettes des danseuses qui laissent apercevoir des fonds de culotte choque l'aréopage

très collet monté qui entoure Madame la Directrice. Le prof de dessin qui a de l'humour précisera même en riant : « Et même une culotte à fleurs roses ! » C'est peut-être en riposte ironique que l'année suivante, la prof de gym qui monte les ballets, habille les filles de la promo suivante de longues tuniques leur tombant jusqu'aux pieds.

Dans cet univers bien clos, le moindre incident, le moindre bobard trouve immédiatement un vaste écho : « Il paraît qu'il y a la gale et qu'on va fermer le collège ! » Hélas nous n'avons droit qu'à un bain – un seul en quatre ans – à l'hôpital, à l'autre bout de la ville. « On a volé des boîtes de vitam » – il s'agit des gâteaux vitaminés qu'on nous distribue une fois par jour à la récréation – et nous nous mettons à regarder de travers deux filles qui ont anormalement engraisé.

Pour notre seconde année (1942-1943), nous entrons en première moderne, sans collégiennes cette fois pour préparer la première partie du bac.

Notre salle de cours se trouve toujours dans l'ex-E.N., mais pour l'étude nous émignons dans un des vastes greniers de l'école du Sacré-Coeur, près des Promenades car l'effectif s'est gonflé d'une nouvelle promotion d'élèves-maîtresses.

Les repas se prennent dans une grande salle de l'établissement dont nous ne voyons les élèves masculins que du haut de nos étages.

Tôt le matin, par les rues sans éclairage, il nous faut courir de nos chambres jusqu'au Sacré-Coeur pour prendre le petit-déjeuner, revenir en rang à l'E.N. pour les cours, retourner au Sacré-Coeur pour le repas de midi, puis cours, puis étude, dîner et départ groupé vers les chambres. La place Saint-Michel et toutes les rues du quartier doivent encore garder l'écho des multiples pas de nos multiples va-et-vient. Et le jour se lève très tard à l'heure allemande !

La cloison qui nous sépare de la vie réelle est si étanche que les échos de la guerre ne peuvent nous parvenir qu'affaiblis. Et pourtant elle continue, cette guerre. Et les occupants fourmillent dans la ville.

Une de nos camarades de classe en mesure un jour l'arrogance. Au retour d'une grande sortie, elle regagne le lycée quand, sur un trottoir, elle heurte involontairement un officier allemand. Celui-ci se jugeant offensé, exige qu'elle lui montre sa carte d'identité et vient déposer plainte auprès de la directrice. De l'entretien, rien ne filtre, mais Jeanne Mallet a droit à un savon de la part du prof d'anglais qui se trouve déjà, dit-elle, dans une situation suffisamment inconfortable. Et, dommage plus sérieux, un blâme est inscrit au dossier de la future fonctionnaire ; blâme naturellement effacé à la libération.

Nous n'avons pas de radio, mais les externes nous rapportent quelques nouvelles de Radio-Londres. Les sirènes retentissent pour quelques alertes sans réussir à nous émouvoir. Seul le camp d'aviation est visé. Pourtant, un après-midi, une bombe tombe de l'autre côté de la gare. Et l'explosion secoue la ville.

Lorsque nous allons au réfectoire, notre cortège croise souvent un jeune homme de la Milice qui habite dans le voisinage. Affrontant nos regards hostiles, il passe, raide sous son béret basque et dans son uniforme bleu marine.

Les soldats allemands sont partout. Le grand drapeau à croix gammée flotte à la kommandantur et ailleurs. Pourtant clandestinement des gens courageux s'organisent et s'activent, mais celles d'entre nous qui peut-être le savent, gardent leur secret.

En externat (1943-1945)

En juillet 43, ma sœur Madeleine est reçue au concours de recrutement d'élèves-maîtresse mais éliminée à la visite médicale (elle relève d'une énième pneumonie).

À ma grande joie, ma mère décide que, comme Madeleine va malgré tout poursuivre ses études au lycée Renan, il serait plus simple pour nous quatre d'aller habiter à Saint-Brieuc, Annick s'inscrivant au C.C. Berthelot pour préparer le brevet. Des voyages onéreux nous seraient ainsi évités, la maison de Perros serait louée et elle trouverait autant de ménages à faire à Saint-Brieuc qu'à Perros. Sans doute ses patrons lui ont-ils conseillé de prendre cette décision audacieuse.

Ils lui procurent un appartement gratis, au premier étage du 46 de la rue Saint-Guillaume, la principale rue de Saint-Brieuc. C'est le logement d'une amie handicapée qui s'est réfugiée dans une maison de retraite à Quintin. Cet appartement de trois pièces, à distance raisonnable de nos écoles, est étrange mais assez confortable. Il n'a que deux fenêtres. Celle de la chambre donne sur une rue très animée et celle de la cuisine sur l'arrière. Au milieu, la salle à manger et l'entrée sont totalement aveugles. Par crainte d'une pénurie de charbon, la propriétaire a fait entasser des bûches de bois tout le long d'un des murs de cette salle. Nous ne faisons du feu que dans le fourneau de la cuisine et comme nous n'avons pas de petit bois nous arrachons des esquilles aux bûches pour faire prendre le charbon.

Ma mère trouve rapidement du travail à l'agence du rez-de-chaussée et chez plusieurs particuliers dont une prof que j'ai eue au C.C. de Perros et qui nous connaît depuis toujours. Sa présence nous rassure. Quant à moi, après les contraintes des deux années précédentes, j'apprécie infiniment cette nouvelle vie. Je suis entrée en classe de philo et comme tous mes cours ont lieu le matin, j'ai toute l'après-midi à moi pour travailler tranquillement dans l'appartement désert. En étude les années précédentes je levais constamment la tête pour regarder autour de moi et je rêvassais.

Plus que jamais, nous sommes soumis au camouflage des lumières et au couvre-feu qui nous interdit d'être dehors après 23 heures. La guerre s'impose à nous. Les soucis de ravitaillement se révèlent plus aigus qu'à Perros. Désormais ma mère doit trouver le temps de faire la queue et se contenter des rations sans le supplément que ses patrons lui octroyaient. Ceux-ci, conscients des difficultés qu'elle rencontre lui font un jour la bonne surprise de faire déposer en notre absence au pied de notre escalier, un sac de pommes de terre. Rien d'autre, mais c'est déjà ça et l'attention nous touche. Ma mère se trouve vite dans l'obligation de se rendre régulièrement à Plounérin par le train chez sa propre mère qui n'a que deux vaches mais se débrouille pour trouver chez des voisins tout ce qu'elle-même ne peut lui fournir.

Comme tout possesseur de bétail, ma grand-mère a dû faire une déclaration en mairie et une livraison obligatoire de beurre à un grossiste lui est imposée. Elle n'a déclaré qu'une vache mais un voisin jaloux l'apprend et la dénonce à la mairie... Heureusement le maire, un brave homme, n'en tient pas compte et la prévient d'être sur ses gardes.

Avec sa valise remplie de beurre, de lard et d'œufs, ma mère doit au retour affronter la présence des gendarmes français postés sur le quai de la gare de Plouaret. Il est interdit de se ravitailler directement dans les fermes. C'est du marché noir puni de la confiscation de la marchandise, d'une amende et de prison pour les gros trafiquants qui revendent leurs marchandises en ville à des gens fortunés et à des restaurants de luxe. Elle connaît souvent de grosses émotions qu'elle nous raconte ensuite en se donnant le beau rôle : « S'ils m'arrêtent, j'ouvre d'abord ma valise de linge sale et le leur balance tout sur les pieds ! » Mais par bonheur elle échappe à chaque fois aux nombreux contrôles.

Comme elle fait le ménage dans une agence immobilière du rez-de-chaussée sous notre appartement, elle est chargée de fermer et d'ouvrir la grille du hall chaque jour. Un matin, un feuillet sur le carrelage attire son attention. C'est un tract que quelqu'un pendant la nuit a glissé entre les barreaux. Un tract de la Résistance.

Pour la première fois, nous avons la preuve palpable d'une activité locale de la Résistance. Je ne me souviens pas du contenu mais seulement de l'émotion que nous cause ce bout de papier mal imprimé que nous tournons et retournons avec respect et bonheur.

Ainsi, il y a, près de nous, des gens organisés et courageux³ ! Car il en faut du courage pour s'aventurer dehors, le soir, chargé de ces dangereux documents, et particulièrement dans notre rue Saint-Guillaume où les maisons construites en continu ne laissent place à aucune cachette et où se trouve la Soldathenheim, la maison du soldat, vers laquelle des Allemands vont et viennent jusqu'à tard dans la nuit juste en face de notre appartement. Et il s'est trouvé quelqu'un pour oser !

Une nuit, une explosion retentit tout près. C'est une bombe qui a été posée à la porte de la feldgendarmerie installée à l'ex-hôtel du Perroquet vert, rue Saint Benoît à cent mètres de chez nous. Seule trace que j'entrevois en y passant le lendemain, un morceau de trottoir arraché. Je n'en apprends pas plus mais cela me fait tout de même plaisir.

En revenant du collège, j'avise un jour au bas de la rue Baratoux, une affiche collée sur un mur. J'y lis une longue liste de noms d'hommes exécutés à Paris, me semble-t-il, avec en face de chaque nom ce seul mot : « communiste ». Je ne connais rien à la politique mais, ce jour-là, dans l'horreur et la colère, je me promets, puisque c'est ceux-là que les nazis tuent, d'être comme eux, un jour, communiste.

En décembre 43, le climat s'alourdit soudain et une série d'événements tragiques se produit. Nous apprenons un jour qu'une rafle vient d'avoir lieu au lycée Anatole Le Braz et qu'une vingtaine d'élèves-maîtres et de lycéens ont été emmenés on ne sait où. Quelques semaines plus tard, dix d'entre eux sont libérés. On ignore encore que plusieurs autres ont été déportés.

Une attente lourde d'angoisse et d'appréhension s'installe. Rien ne filtre. Nous continuons à bâcher nos leçons, cloîtrées entre nos murs. Et puis, en fin février, une rumeur tragique se met à courir la ville de bouche à oreille : « Trois lycéens, Le Cornec, Geffroy et Salaün ont été fusillés... Une messe sera célébrée dimanche en leur honneur à Notre-Dame-d'Espérance. » Les églises étant les seuls lieux où les réunions sont autorisées pour le culte, l'une d'elles va servir de cadre à l'hommage que croyants et incroyants veulent rendre aux jeunes martyrs.

Les Allemands n'ont-ils pas eu connaissance du mot d'ordre de rassemblement ? C'est possible mais étrange. Ont-ils laissé se décharger là l'émotion populaire ? C'est moins probable, ils ne pratiquaient pas ce genre de psychologie.

Nous sommes, ma mère, mes sœurs et moi, arrivées de bonne heure pour avoir une place à l'intérieur. Une foule extrêmement compacte déborde de l'église, figée dans la même pensée. Nous sommes tous serrés les uns contre les autres, comme pour nous soutenir dans l'horreur du moment. Les regards convergent vers les silhouettes des familles se détachant, sombres, au premier rang.

Dans cette tension extrême, l'orgue tout à coup entame en sourdine, une musique très lente et très douce. Stupéfaits et bouleversés, nous reconnaissons une Marseillaise transfigurée par la douleur. La ligne mélodique se développe au-dessus de nos têtes, pour être brusquement hachée par les sanglots déchirants d'une jeune fille perdue dans la foule. Sanglots qui s'apaisent peu à peu tandis que la musique continue son chant désespéré puis un silence de plomb retombe.

Je sais qui étaient ces jeunes gens, certains ont pour moi un visage : ils avaient mon âge, ils étaient comme moi lycéens, ils avaient arpenté les rues de ma ville dont la fameuse Saint-Gui. Bref ils me ressemblaient avec le courage en plus. Ayant baigné dans l'ambiance de l'époque, je peux mesurer les difficultés qu'ils ont rencontrées. Ce récit est pour moi l'occasion de leur

³ Voir à ce sujet les activités de Maurice Letonturier et Yves Harnois dans le livre « De la nuit à l'aurore » édité par l'Association des anciens élèves du lycée Anatole Le Braz (1995) Saint-Brieuc.

exprimer ma reconnaissance et mon admiration. Mais si on n'y prend pas garde, leurs actions, leurs sacrifices vont tomber dans l'oubli car tout s'efface vite.

L'organiste, l'abbé Vaugarni, doit abandonner sans délai ses fonctions et quitter Saint-Brieuc. En avril 44, les élèves-maîtres seront envoyés à Beaufort-en-Vallée. Les autres lycéens de la troisième à la terminale, du moins ceux qui ne sont pas entrés dans la clandestinité, seront dirigés vers Laval ou ailleurs.

Quelques semaines après, tard le soir, nous entendons dans la rue un crépitement de mitrailleuse. Intrépide comme toujours, ma mère éteint la lumière, ouvre la fenêtre et entrebâille les volets. Affolées, mes sœurs et moi, nous la tirons en arrière. Fort heureusement, le véhicule a dépassé la maison mais il continue à tirer en s'éloignant dans la rue. Le lendemain, je découvre que la vitrine du magasin voisin a été trouée par une balle. Mais nous ne saurons jamais le pourquoi de cette intervention.

Un autre soir, des vociférations en allemand éclatent sous notre fenêtre. Nos volets sont pourtant fermés et nos doubles rideaux bien clos. Cependant, à notre grande inquiétude, les hurlements des feldgendarmes continuent. Tout à coup, nous les entendons passer par-dessus la grille de fer pliante qui ferme le hall et se précipiter dans notre escalier qui résonne épouvantablement sous leurs bottes. Terrifiées, nous attendons immobiles qu'ils enfoncent notre porte et dans ma frayeur je me mets à bégayer en breton : « hag int deomp » (ils viennent à nous). Ce n'est qu'à nous qu'ils peuvent en avoir car, ce soir-là, nous savons qu'il n'y a personne là-haut. Mais ils dépassent notre palier et vont violemment tambouriner, sans succès, à la porte de l'appartement du dessus. Lorsque ces brutes, ayant regagné la rue, commencent à tirer des coups de feu en direction de la fenêtre du deuxième, nous comprenons enfin la raison de ce vacarme : la jeune locataire, sortie lorsqu'il faisait encore jour, a oublié d'éteindre la lumière. L'ampoule vole en éclat et la rue retrouve son calme.

Un jour de mai, nous revenons à quatre du stade, sans surveillante pour une fois et nous bavardons près du bassin des Promenades. Soudain, Simone Bécouarn, notre camarade de classe, passe devant nous encadrée par deux soldats allemands, l'arme à la bretelle. L'une de nous pousse un cri : « Simone ! » Elle entend sûrement mais ne peut pas nous voir car elle n'a plus ses lunettes. L'un des soldats s'avance vers nous, menaçant. Nous reculons, Simone s'éloigne. Nous étions quelques-unes à savoir qu'elle avait des contacts avec la Résistance et qu'elle transportait souvent des tracts dans son sac de classe. Quand la reverrons-nous ?

Notre bac philo est fixé au 4 juin. La veille, je m'enferme dans le cabinet de toilette de notre appartement avec ordre de ne me déranger sous aucun prétexte. Je viens en effet de m'apercevoir avec horreur que tout le cours de philo de l'année que j'ai pourtant parfaitement révisé, a soudainement disparu de ma mémoire. Mais j'ai toute une nuit devant moi pour éclaircir le trou noir de ma cervelle.

Je conçois le projet aussi audacieux qu'insensé de parcourir d'un seul coup d'œil les centaines de pages manuscrites que la prof, faute de livres de philo, nous a dictées toute l'année et que nous avons été contraintes d'apprendre par cœur au mot près. Comme je compte sur ma mémoire visuelle, je balaye des yeux les titres des différents paragraphes en cherchant seulement à m'en imprégner. Les heures de la nuit s'écoulent, je tourne inlassablement les pages, m'arrêtant quinze, vingt secondes sur chacune.

À deux reprises, ma mère vient frapper à ma porte : « Il est une heure du matin, il est trois heures, vas-tu te coucher ? » Je réponds par un grognement.

À quatre heures, j'arrête, renonçant à la métaphysique et à la logique : elles sont au-dessus de mes forces. J'ai la tête pleine à craquer de psychologie et de morale.

À huit heures, je suis dans la salle d'examen, je découvre le sujet : « L'association des idées ». Alors, merveille ! Dans ma tête, se lèvent trois pages de mon grand cahier, dont la dernière, à moitié pleine. Je vois distinctement les titres et les sous-titres des paragraphes

soigneusement soulignés en trois couleurs : rouge, vert, bleu. Il me suffit alors de projeter ma vision sur le papier, en l'illustrant d'exemples personnels comme nous avons été entraînées à le faire. C'était l'un des premiers cours du premier trimestre ; si j'avais su, j'aurais arrêté ma révision à vingt heures trente.

Mais l'examen continue. Il comprend seulement quatre épreuves écrites et pas d'oral car c'est l'époque la plus sombre de la guerre et on a simplifié les choses à l'extrême. Le bac se poursuit donc par l'épreuve des sciences naturelles : « La digestion d'une bouchée de pain beurré ». Faut-il y voir de l'humour fort douteux car, depuis longtemps, on ne peut plus se procurer de beurre ? Toujours est-il que la question me paraît délectable parce que je la connais à fond.

En géographie, on nous demande de traiter de l'Allemagne rhénane. Une question sur le Grand Reich n'est pas pour nous surprendre : l'occupant et ses inféodés ont l'œil à tout. La copie que je rends décrit une prospère région industrielle, sortie de mon manuel datant d'avant-guerre, mais en totale inadéquation avec la région ravagée par les bombardements alliés que rapporte Radio-Londres. Je dessine même une carte et j'y place des villes qui n'existent pratiquement plus. Ce total décalage avec la réalité ne semble déranger personne. L'examen est une chose, la guerre en est une autre.

Alors que tout marchait si bien pour moi, l'épreuve de sciences me tombe dessus comme une douche glacée : des deux questions que nous avons au choix, je ne sais rien ! J'étais absente le jour du cours de physique sur la loi d'Ohm pour cause de malaise dû à la vaccination contre la diphtérie et j'ai négligé de rattraper la leçon. Quant à la question de chimie, c'est de l'hébreu pour moi. Je ne sais absolument pas de quoi il s'agit. Que faire ? Rendre une feuille blanche, impossible. Je ne veux pas perdre la face devant ma professeure d'anglais qui surveille la salle. Alors, je me mets à écrire, à écrire des lignes et des lignes d'un texte qui contient bien des termes de chimie mais que je ne comprends pas moi-même. Elle passe près de moi et croit certainement que je « gaze ». Mon orgueil est préservé, mais j'enrage. J'étais partie pour avoir une mention bien et je vais peut-être échouer à cause de cette maudite loi d'Ohm qui est une question réputée facile. Nos résultats sont vite proclamés. Je suis reçue avec mention passable. Ouf ! Qu'importe l'ahurissement de mon correcteur de sciences ! Il y a une pluie de mentions bien et sur quarante, une seule échoue !

En attendant les résultats, ce matin du 6 juin, je me repose des fatigues de l'examen en faisant la grasse matinée. Mais ma mère qui vient de sortir pour faire la queue remonte précipitamment l'escalier et accourt vers mon lit en criant : « Ils ont débarqué, ils ont débarqué ! » C'est trop beau pour être vrai ! « Tu es sûre, sûre ? Ce n'est pas un bobard ? – Non, non, tout le monde dans la queue en parlait. Radio-Londres a dit que c'était en Normandie. C'est sûr et certain ! » Nous ne savons plus que faire de notre joie. Ne pouvant même pas la partager avec mes soeurs qui sont en classe, nous ne faisons que nous répéter à satiété : « Ils ont débarqué ! Ils ont débarqué ! » sans imaginer un instant ce que cela peut représenter pour les soldats et les civils normands. Ce débarquement que l'on évoquait depuis quatre ans était devenu un mythe. Et voilà qu'on nous dit qu'il est en cours près de nous, en Normandie !

Pas une seconde nous n'avons mis sa réussite en doute. Dès les premiers jours de l'occupation, nous étions persuadées que la victoire finale reviendrait aux Alliés sans pour autant penser y participer de manière active ni en avoir l'occasion.

Le lendemain, toutes les pensionnaires sont renvoyées dans leurs familles et, bientôt plus aucun train ne circule sur la ligne Paris-Brest, sans cesse mitraillée par les Alliés ou sabotée par la Résistance.

Nous aimerions bien fuir Saint-Brieuc pour Plounérin, chez notre grand-mère mais, malchance inouïe, Madeleine tombe une fois de plus malade d'une pneumonie. Elle est

soignée aux sulfamides. Il faut attendre neuf longs jours pour que la fièvre retombe. Deux semaines passent pendant lesquelles elle se rétablit et reprend des forces.

Cependant, la pénurie alimentaire se fait de plus en plus aiguë. Nous avons épuisé la petite réserve de beurre, d'œufs et de lard que ma mère allait lui chercher régulièrement par le train chez sa mère à Plounérin. Il ne nous reste plus que quelques kilos de pommes de terre. Nous allons prendre quelques repas à la soupe populaire organisée par les religieuses. On nous sert un liquide chaud dans lequel nagent des morceaux de rutabaga. L'odeur soulève le cœur. Je me souviens d'un vieux monsieur, très correctement vêtu, mangeant dignement, à côté de nous, cet horrible breuvage.

Mais, autre problème, voici que le gaz est coupé à heures irrégulières. Malgré tout nous continuons à nous réjouir de ce merveilleux débarquement sans prêter attention au flot de paroles tonitruantes de la radio que le haut-parleur placé près de notre fenêtre, déverse régulièrement sur la rue Saint-Guillaume.

Un beau jour, le bruit sourd du canon de Normandie se fait maintenant entendre et ne cesse plus. Les Alliés se rapprochent ! Bientôt une rumeur se met à courir : le petit train départemental qui dessert encore Tréguier va faire demain son dernier voyage. Il nous faut absolument le prendre. De Tréguier, nous irons à pied à Plounérin. Cela fait une quarantaine de kilomètres, mais il n'y a pas d'autre solution.

Pas question d'emporter des valises trop encombrantes pour entrer dans des wagons surchargés. Nous confectionnons de pittoresques sacs à dos en coupant en deux des sacs à pommes de terre en toile de jute et, en guise de courroie, nous y cousons des ceintures de tissu. La veille du départ, nous cuisons nos dernières pommes de terre sur un feu de brindilles ramassées au jardin public voisin. Elles nous serviront de provisions de route.

Arrivées pourtant de bonne heure à la petite gare, nous trouvons les wagons pleins jusqu'aux plates-formes à l'air libre de l'arrière. En les poussant, j'aide ma mère et mes sœurs à se glisser parmi les voyageurs. Mais, lorsque je veux moi-même monter dans le train, il m'est impossible de m'insérer quelque part. Tout est plein comme un œuf. Après avoir vainement couru le long du train, je vois qu'il va bientôt partir sans moi et que je vais rester seule à Saint-Brieuc. Alors, je pose mon sac à terre, je m'assois dessus et je me mets à pleurer. Mais des voyageurs m'ont vue : en levant les bras, ils réussissent à se tasser un peu plus et gentiment m'appellent. Je me lève et je vole dans leur direction. Je réussis à m'insérer parmi eux sans lâcher mon sac qui, mou comme il est, trouve aussi sa place et je me rassérène.

À part un passage d'avion qui nous fait connaître quelques minutes d'angoisse, le voyage se passe sans encombre. Nous arrivons à Tréguier après le couvre-feu et nous trouvons un petit hôtel sans avoir rencontré de patrouille.

Le lendemain, sac au dos, nous prenons la direction de Lannion. Une vingtaine de kilomètres nous séparent de Ploubezre où nous comptons faire étape chez Pierre Lescop, un oncle de ma mère.

Comme nous sortons de Tréguier, nous avons la surprise de rencontrer une Perrosienne qui nous déconseille vivement d'aller à Perros. Début juin il s'y est passé, dit-elle, des choses abominables. Très émue, elle nous raconte que le restaurant Le Cheval Blanc du bourg a été dynamité, après que, durant toute une journée, plusieurs personnes y ont été torturées, puis emmenées on ne sait où et un jeune homme de notre quartier a été abattu dans une villa du Chemin de la Messe où il se cachait. À Perros, toute la population est traumatisée. « Non, non, il ne faut pas y aller ! »

Ce n'est d'ailleurs pas du tout notre intention. Nous poursuivons notre route, horrifiées par ce que nous venons d'entendre.

De temps en temps, nous faisons halte pour nous reposer et manger quelques morceaux de pommes de terre.

À Ploubezre, nous sommes accueillis chaleureusement par tonton Pierre qui nous retient une grande semaine à la ferme. Nous y mangeons comme avant-guerre, seul le café manque. Nous retrouvons même le pain blanc, cuit clandestinement, que nous dégustons comme du gâteau. Un après-midi, alors que je suis à Lannion avec ma cousine Maria, un groupe de « patriotes » se présente à la ferme. À mon retour, ma mère me raconte cette visite avec enthousiasme : le cidre qu'on leur a servi avec empressement, les armes dont ils sont équipés et ci et ça. Elle est intarissable sur ces mystérieux combattants dont on parle de plus en plus comme des héros. J'ai manqué l'événement. Événement qui aurait pu coûter cher à tout le monde si les Allemands étaient passés par là. Il s'agissait peut-être des résistants qui ont été malheureusement surpris, non loin de là, à Coat Ferec, quelques jours plus tard. Arrive le jour où nous quittons ce refuge de Douar-Nevez. Tonton Pierre fait atteler un char-à-banc et c'est son fils aîné qui nous conduit jusqu'à Beg ar c'hra. Il ne s'engage pas sur la route nationale par crainte que les Allemands ne réquisitionnent son cheval et sa charrette. Mais nous sommes près du but : le clocher de Plounérin pointe à trois kilomètres. Au Réchou, nous sommes accueillies par des cris d'étonnement et de joie : « Les voilà ! Les voilà ! » crie-t-on en breton à notre arrivée. Sans courrier depuis un mois et demi, la famille s'inquiétait de nous. Ma mère mettra plusieurs jours à raconter par le menu toutes nos difficultés et toutes les nouvelles qu'elle a glanées en route.

Au Réchou, à deux kilomètres au sud de la Nationale, on pourrait presque se croire revenu au temps heureux de nos vacances d'enfants. On s'y nourrit, comme avant la guerre, de pommes de terre au lard et de lait ribot, on garde les vaches qui ne sont plus que deux, on prépare la pâtée du cochon. Et comme on ne voit jamais l'ombre d'un uniforme, on peut, un temps bien court, s'y bercer d'illusions. Mais une fois passée la joie des retrouvailles, il faut nous rendre à l'évidence : nous sommes bien trop nombreux.

Depuis 1940, début de l'occupation, un oncle et une tante de Paris se sont installés ici. Si bien qu'en comptant ma grand-mère, sa fille aînée Jeanne-Marie qui vit toujours avec elle et nous quatre, nous sommes huit personnes à loger et à nourrir dans cette ferme miniature.

L'oncle s'est fait embaucher comme ouvrier agricole, il n'est là que le soir. Ex-paysan, métallurgiste à Paris, il est revenu à la terre. Ma mère trouve à s'employer chez une autre sœur, Rose, qui tient une ferme de moyenne importance à Keramanac'h, en Plounevez-Moëdec, à 6 kilomètres. Et il est convenu que moi-même j'irai là-bas de temps en temps pour me rendre utile et alléger la charge de ma grand-mère.

Car nous sommes à charge. Ma mère, qui nous faisait vivre à Saint-Brieuc avec ses heures de ménage, ne peut espérer trouver ici un travail semblable et elle n'a, bien entendu, aucune économie. Mais elle apprend que les réfugiés venant, comme c'est notre cas, de « zone côtière interdite », ont droit à une allocation, à condition que leur lieu de repli soit en dehors de cette zone. Hélas ! à un kilomètre près, Le Réchou se trouve aussi en « zone côtière interdite ». Devant cette malchance, ma mère n'hésite pas à avoir recours à un subterfuge : elle nous fait domicilier à deux kilomètres plus au sud, à Loguivy-Plougras, chez une personne de sa connaissance, ce qui nous permet de dédommager un peu ma grand-mère des frais que nous lui occasionnons.

À Keramanac'h, l'ambiance est toute autre qu'au Réchou. La ferme de mon oncle est placée au ras de la Nationale où en ce mois de juillet 44 les véhicules allemands circulent encore en grand nombre. De plus un central téléphonique où s'activent une dizaine de militaires est depuis longtemps installé dans leur voisinage immédiat. Le grillage, dont ils ont clos le petit terrain qui entoure leur baraquement, longe le loche⁴ qui s'appuie contre le pignon de la ferme. On ne peut imaginer plus grande proximité.

⁴ Loche : local secondaire généralement adossé à une maison servant de débarras, ou d'abri pour les animaux domestiques.

Naturellement, dès le premier jour de leur installation en ces lieux, un soldat se présente pour acheter du lait. Mon oncle, bien que généralement de caractère accommodant mais qui accepte mal ce voisinage, en profite pour piquer une grande colère. Le pot, heureusement en aluminium, est jeté à terre et projeté dehors à coups de pied. Ma tante, craignant peut-être des représailles, esquisse vraisemblablement un geste d'excuse car le soldat se représente le lendemain avec son pot à lait en disant avec un sourire : « Hier, monsieur, karrousel ! ». C'est du moins ce mot que ma tante a cru comprendre et qu'elle nous traduit par « ivre ». C'était faux mais à quoi bon le détromper puisque de toute façon, il fallait céder.

D'ailleurs, avec le temps, un *modus vivendi* sans excessive compromission s'établit entre la ferme et le central, se limitant exclusivement à cette fourniture de lait. Ce qui par la suite va permettre à mon oncle de se tirer d'un mauvais pas.

Je viens donc de temps à autre à Keramanac'h pour garder les vaches, tourner la manivelle de l'écrémeuse ou préparer les repas. Mais je ne sais pas traire et comme cela ne s'apprend pas du jour au lendemain, je suis moins utile que ma mère qui sait le faire depuis l'enfance.

Pour faire halte, les convois allemands choisissent maintenant de s'arrêter auprès des habitations. Sans doute s'y sentent-ils davantage à l'abri des embuscades des « patriotes », comme on appelle les résistants, qu'en campagne.

Mais un jour, quel démon pousse ma mère, alors qu'elle est occupée à débiter des fagots à la serpe devant notre porte, à apostropher un groupe de soldats qui vient de descendre d'un camion pour se dégourdir les jambes ? Elle a sans doute la tête si pleine de la bonne nouvelle des avancées des Alliés que sa langue ne peut retenir sa jubilation intérieure.

Toujours est-il qu'elle lance tout à coup dans la direction du groupe un triomphal : « Hitler, kaputt ! » Qu'a-t-elle dit là ! Comme cinglé d'un coup de fouet, l'un des hommes, les yeux fous, s'avance vers elle en hurlant. Elle recule derrière ma tante et moi. Mais lui la suit et vient lui vomir des injures au ras du visage. Nous restons immobiles, attendant le pire.

Par bonheur, le signal du départ est donné et tout le groupe remonte dans le camion d'où nous parvient encore, alors qu'il s'éloigne, un flot de vociférations. Nous restons un instant figées par la terreur, comprenant que ma mère, et peut-être nous tous, l'avons échappé belle. Il est certain que nous avons eu affaire à un hitlérien fanatique, un de ceux qui, en cette période sensible, ne pouvait supporter la moindre allusion à une possible défaite et, surtout, laisser passer une provocation aussi directe. Mais ma mère ne mesurait pas toujours la portée de ses paroles. Lorsqu'elle était dominée par ses sentiments, elle perdait tout notion du danger.

Peu de temps auparavant, à moins que ce soit quelques jours après, elle nous donne un autre aperçu de sa témérité.

Un matin, alors que mes petites cousines de 4 et 7 ans dorment encore, ma tante, ma mère et moi, réunies dans la salle commune, dressons l'oreille tout à coup au ronronnement d'un avion volant très bas. En un instant, nous sommes dehors pour voir un avion américain décrire des cercles autour du village et ...du central téléphonique ! On distingue très bien ses étoiles et tous ses détails. Nous avons déjà été survolées, ici et ailleurs, par des centaines d'avions alliés mais de très haut ; jamais nos libérateurs n'ont été aussi proches. Dans leur excitation, ma mère et ma tante se plantent au milieu de la Nationale, quasiment en face du central et se mettent à chaque passage de l'appareil, à lui faire de frénétiques signaux d'amitié. Je ne les imite pas. Comprendant que les Américains veulent attaquer le central, je retourne en courant dans la maison, m'empare de ma plus jeune cousine, la plus légère, et la tenant dans mes bras encore à moitié endormie, je cours m'allonger avec elle dans le fossé le plus loin possible de la baraque.

Là-haut l'avion tourne toujours et sur la route, les deux imprudentes que je maudis, gesticulent et crient « bravo » de plus belle. C'est beau l'amitié mais, de toute évidence, elles empêchent les aviateurs qui veulent les épargner d'accomplir leur mission qui, c'est sûr, est de mitrailler ou de bombarder ce point névralgique. Lorsque l'avion s'éloigne enfin, j'ai du

mal à leur faire comprendre qu'il n'a pas tourné au-dessus de Keramanac'h pour le plaisir de leurs yeux et que leurs démonstrations étaient tout à fait inopportunes.

Mais elles sont trop contentes de ce qu'elles viennent de vivre pour m'écouter et c'est tout juste si elles ne se moquent pas de moi. Les Allemands du central, qui se sont terrés, réapparaissent. Ils n'ont rien vu et ne peuvent pas savoir que, par leur extravagant enthousiasme, ces dames leur ont peut-être sauvé la vie.

Lorsque c'est mon tour de séjourner au Réchou, je m'aperçois que tout n'y est pas aussi tranquille que je me l'étais d'abord imaginé.

En cette fin juillet 44, la guerre montre un peu partout et de plus en plus son visage. Nous sommes tous à table, vers midi, lorsqu'un bruit de moteur de voiture se fait entendre. Tante Jeanne-Marie monte sur un talus et annonce qu'une voiture allemande gravit le petit chemin qui conduit 100 mètres plus haut à Réchou Uhella. C'est la première fois qu'« ils » s'aventurent ici. Nous comprenons qu'ils recherchent un de nos voisins qui a été réquisitionné quelques jours auparavant avec voiture et cheval, car l'essence manque et qui a profité de la première occasion pour leur fausser compagnie et revenir chez lui. Par bonheur, le fugueur est au champ avec son équipage. Son épouse peut assurer qu'elle ne l'a pas revu.

Une nuit, toujours au Réchou, nous sommes réveillés par le ronronnement persistant d'un avion qui tourne dans nos parages. Nous nous disputons la place aux deux lucarnes du grenier. Il n'y a pourtant rien à voir que l'obscurité, rien à entendre que le ronron de l'avion qui continue à rôder par là.

Mais Yffig, mon plus jeune oncle, sait à quoi s'en tenir. Il s'agit d'un parachutage sur une zone inhabitée, pas loin de nous. Le lendemain, il m'apprend que des armes ont été larguées et cachées dans le tas de paille de Victor, un fermier du voisinage. D'ailleurs Yffig disparaît et ma grand-mère s'inquiète fort quand on lui dit qu'on l'a vu circulant armé dans le bourg avec d'autres « patriotes ».

Il y a de quoi s'alarmer. S'il n'y a plus d'Allemands cantonnés dans le bourg, il en passe encore de temps en temps sur la Nationale. La guerre n'est pas finie. Yffig réapparaît peu après au Réchou pour me demander si j'accepterais d'être agent de liaison dans un groupe. J'acquiesce immédiatement.

Mais les événements qui vont se précipiter ne me laisseront pas le temps de mettre mon courage à l'épreuve. Les Allemands sont de plus en plus inquiets et méfiants. Ils ont fait raser toute végétation à quelques mètres du bord des routes principales pour empêcher les embuscades de ceux qu'ils appellent les « terroristes ». Nous n'apprendrons que bien plus tard les coups de main, les accrochages et les sabotages qui se sont multipliés dans la région, créant pour eux un climat constant d'insécurité.

C'est sur une Nationale devenue absolument déserte que je circule un des derniers jours de juillet, en direction de Keramanac'h. Aussi suis-je surprise d'être dépassée par un jeune cycliste qui met pied à terre pour me demander s'il y a encore des Allemands au bourg de Plounévez-Moédec. C'est, à n'en pas douter, un agent de liaison qui pour gagner du temps a préféré la grande route aux petits chemins de campagne, infiniment plus longs et qui craint maintenant, à juste titre, de mauvaises rencontres.

Comme je ne vais jamais au bourg de Plounévez, je lui réponds donc que je n'en sais rien mais je viens à peine d'ajouter que le central téléphonique devant lequel il doit passer est toujours occupé, qu'un camion allemand apparaît au loin, venant de Brest et roulant à vive allure.

Affolé, le garçon enfourche précipitamment son vélo et s'éloigne grands coups de pédale. J'ai beau lui crier : « Mais restez donc avec moi, vous aurez l'air plus naturel », il continue à foncer, sans avoir l'air de m'entendre. Le camion nous dépasse à grand fracas, à une vitesse folle, sans s'occuper de nous. Le cycliste est déjà loin de moi.

Rennes a été libérée le 4 août, Saint-Brieuc, le 6, nous l'ignorons. Mais par des rumeurs incontrôlables qui circulent et par l'inquiétude manifeste de l'armée allemande, nous devinons que le dénouement est proche.

Nous ne sommes pourtant pas en situation d'attente. Nous continuons à vaquer à nos occupations habituelles avec, tout de même, un fond de tension et un sentiment d'irréalité. L'anormalité était devenue notre pain quotidien et voici que s'amorce un virage.

Comme nous ne savons rien de l'âpreté des combats en Normandie, nous n'appréhendons pas la tournure que pourraient prendre localement les événements. Pour ma part, je n'envisage pas le proche avenir de façon précise, je pressens seulement que nous allons vivre des événements hors du commun. Signe des temps, « ceux du central » emploient prudemment le mot « patriotes » pour apprendre à mon oncle que Plouaret est libéré alors que nous, à 5 kilomètres, nous sommes toujours occupés.

La situation de la ferme, au ras de l'axe Paris-Brest, va plus que jamais nous mettre aux premières loges d'une actualité de plus en plus extraordinaire et nous permettre d'être les témoins ou les acteurs d'événements qui, au fil des jours, nous feront passer par toute la gamme des émotions. De la sourde inquiétude à l'exaltation la plus folle.

C'est maintenant la nuit que nous entendons passer les convois qui échappent ainsi aux mitraillages. Pas de camions, de voitures, ni de motos puisqu'il n'y a plus d'essence, mais des charrettes tirées par des chevaux de labour allant toujours dans la même direction : celle de Paris.

Sont-ils en train de fuir ?

Une nuit, un brouhaha inhabituel sur la route tire toute la famille de son sommeil. Nous nous postons, dans l'obscurité, derrière la fenêtre sans volets de la salle commune. Stupéfaction ! « ils » ont fait demi-tour et repartent vers Brest ! La route serait-elle coupée ?

Le lendemain ou le surlendemain, c'est le tour de mon oncle d'être réquisitionné avec charrette et cheval par les soldats du central. Ma tante, la mort dans l'âme, le voit s'éloigner avec eux en direction de Brest. Après avoir couché les deux fillettes, nous ne nous décidons pas à regagner nos lits. Ma tante, angoissée, préfère veiller un peu. Je lui tiens compagnie. Ma mère, pour quelques jours encore, est retournée au Réchou.

Nous écoutons les charrettes qui défilent sur la route quand, tout à coup, on frappe à la porte. C'est sans doute le mince filet de notre lumière qui a attiré l'attention sur nous. Ma tante tourne la clé et trois ou quatre officiers allemands entrent et restent là, debout, à échanger de brefs propos pendant tout le temps de pause du convoi sans nous accorder la moindre attention. Ma tante et moi, silencieuses, sommes assises tout près des braises de la cheminée. Le chien vient se blottir contre mes jambes, je sens qu'il tremble.

Mais la présence des officiers a peut-être constitué pour nous une protection involontaire.

Nous y penserons le lendemain en apprenant que, un peu plus loin, dans une maison isolée, une femme a été violée. Cette nuit-là, nous ne savions pas que nous étions seules dans le village. Tous les voisins étaient partis dormir ailleurs, loin de la voie de passage des troupes, en oubliant de nous prévenir. Et nous, trop préoccupées par le départ de mon oncle, nous n'avions pas pensé à aller nous mettre à l'abri de tout ce qui pourrait advenir dans un contexte aussi alarmant. C'était le chacun pour soi.

Je ne sais plus à quel moment de la nuit commencent les explosions dans le baraquement du central téléphonique. Avant leur départ, les soldats y ont placé des bombes à retardement et dans le courant de la nuit, elles se mettent à exploser, à intervalles irréguliers, pendant une heure ou deux sans affecter la ferme.

Nous avons fini par nous endormir quand, peu avant le matin, des coups ébranlent à nouveau la porte. Mais aussitôt la voix de mon oncle nous rassure. Il est de retour.

Grâce à la complicité des soldats de son groupe, il a pu s'enfuir. Ceux-ci qui, depuis des mois l'avaient pu le voir vivre à côté d'eux avec sa famille, n'ont pas voulu l'entraîner dans leur

aventure. Profitant d'un arrêt, ils l'ont fait entrer avec son équipage dans un champ. Mon oncle ne se l'est pas fait dire deux fois. Caché dans ce champ, il a attendu que la circulation cesse sur la route pour dételer son cheval, monter dessus et, laissant là sa charrette qu'il retrouvera plus tard, regagner Keramanac'h par des chemins de campagne qu'il connaît bien. Pour les derniers cent mètres, il a dû revenir sur la Nationale mais à l'aube de cette journée, elle est à nouveau vide de convois et le restera, si mes souvenirs sont bons, pendant les deux jours et les deux nuits suivantes, le reflux vers Brest ayant pris fin. Il n'y a peut-être eu qu'un jour et une nuit de silence. Je ne pourrais jamais me souvenir de la durée exacte de cet espace-temps qui, pour nous, a séparé deux époques : celle de l'oppression et celle de la liberté. Le lendemain de cette nuit mémorable, nous nous levons tôt comme d'habitude, car les bêtes ne peuvent pas attendre. Sans rien dire à mon oncle, ma tante me propose : « Et si nous allions faire un tour à la baraque ? »

Quoiqu'elle soit toute proche, nous n'en connaissons que l'extérieur, aussi la curiosité nous fait-elle oublier toute prudence. Nous sommes les premiers à pénétrer en ces lieux, aussi franchissons-nous la porte grande ouverte avec circonspection. L'intérieur est dévasté, des fils pendent de toutes parts. Sur le sol, des caisses renversées ont répandu leur contenu qui pourrait bien être des grenades... mais je n'y connais rien. Nous avançons en évitant les obstacles, sans penser un instant que l'endroit pourrait être miné. Ma tante avise un coin bien dégagé où apparaît un beau lino marron dont les Allemands ont recouvert tout le sol. Elle a tôt fait de penser qu'il remplacerait avantageusement sur la table de la salle commune, la toile cirée, percée aux angles, qu'elle a été bien obligée de conserver. Elle court à la ferme, revient avec un instrument tranchant et je l'aide à découper un beau rectangle marron qu'elle clouera les jours suivants sur sa table et qui se révèlera inusable.

Ce prélèvement deviendra, de son point de vue, une légitime compensation, lorsqu'un peu plus tard, elle s'apercevra que les occupants de la baraque se sont largement servis dans son tas de bois qui longeait le grillage et qui présente de leur côté une très large brèche, invisible du côté de la ferme.

Après l'agitation effrayante des semaines précédentes, la Nationale a retrouvé un calme de temps de paix. Il n'y passe de loin en loin que quelques vaches, une charrette, un paysan qui va ou revient de son champ. C'est dans ce paysage paisible qu'une surprenante silhouette se profile au tournant de la chapelle. Marchant bien au milieu de la route, un soldat allemand, tête nue, avance, se servant d'un bâton comme canne. Les épaulettes de sa vareuse ont été arrachées. Il passe devant nous, qui restons figés de stupeur, sans nous jeter un regard. Il marche d'un pas assuré en direction de Paris, à la rencontre de ceux qui approchent pour sans doute se constituer prisonnier.

Prisonnier ? oui, s'il ne rencontre pas quelque compatriote fanatique. Car les Allemands ont-ils vraiment tous fini de se replier vers l'Ouest ? Nul ne peut le dire.

En tout cas, ce fou, ou ce sage, sera pour moi le dernier soldat de l'Occupation. Le symbole de la défaite allemande.

Nous avons bien dormi cette nuit du 7 au 8 août. De bonne heure, le matin, je fais traverser la Nationale à mon troupeau de vaches pour qu'il s'engage dans le petit chemin qui, juste en face de la ferme, conduit à un champ où on peut le laisser sans surveillance.

Je jette un coup d'oeil vers l'est et je pousse une exclamation de dépit : « En voilà encore d'autres ! En effet, à un ou deux kilomètres, venant de Plounévez-Moédéc, un long convoi descend vers nous la longue côte de Beg ar Méné.

Je m'éloigne dans le petit chemin, poussant devant moi le troupeau et j'arrive à l'entrée du champ. Je n'ai pas encore eu le temps d'ouvrir la barrière que des cris me parviennent. C'est la voix de mon oncle. Mais pourquoi crie-t-il ainsi ? Et qu'est-ce qu'il dit ? Tout à coup un

mot se détache clairement : « Américains ! » Il a bien dit Américains ! Et maintenant j'entends distinctement : « vive les Américains ! »

Une frénésie me saisit. J'arrache la barrière, bâtonne les vaches pour les propulser dans le champ, projette approximativement la clôture à sa place et comme une folle, je prends ma course vers la Nationale.

Si je me souviens fort bien avoir piqué la plus belle course de ma vie, il ne me reste plus rien des instants qui ont suivi. Qu'ai-je découvert en arrivant sur la grand route ? Comment se sont présentés à mes yeux les premiers éléments de l'armée de Patton ? Comment ai-je traversé la Nationale ? Ces quelques minutes du tout premier contact avec l'avant-garde de l'armée de nos Libérateurs se sont totalement effacés de ma mémoire. Une très brève amnésie à mettre sur le compte de ma très vive émotion.

Brève heureusement car je me revois, un instant plus tard, devant la ferme avec mon oncle et ma tante, regardant en retenant mon souffle, le défilé des blindés, des camions et d'étranges petites voitures. Malgré mon saisissement, je suis immédiatement frappée par le beige clair des uniformes, la forme particulière des casques et toutes ces étoiles qui se répètent joyeusement un peu partout. Tout est nouveau, sensationnel, fantastique, bouleversant.

Mais après les cris de tout à l'heure, personne ne dit plus rien. La tête de la colonne est déjà à plus de 150 mètres et va entamer la montée de Beg ar C'hra et nous sommes là, pétrifiés, gorge serrée, muets alors que nous sommes libérés !

En nous c'est un chaos de sentiments exaltés de tous ordres, mais pour les exprimer, nous n'avons pas encore recouvré notre sang-froid. En quelques minutes, il nous faut décompresser de 4 années d'Occupation. Et que dire, que faire, qui ne soit dérisoire devant une armée en marche qui, sous nos yeux, libère chaque mètre qu'elle parcourt ? Il n'y a aucune commune mesure en l'intense bouillonnement qui couve en nous et les cris, les bravos, les gesticulations dont nous pourrions honorer nos libérateurs. D'ailleurs ces tout premiers soldats sont eux-mêmes graves et même tendus. Ils sont l'avant-garde d'une armée qui pénètre en pays inconnu et qui se doit de demeurer sur le qui-vive.

À quel moment sommes-nous sortis de notre stupeur ? Par quoi a commencé le déchaînement du délire de la joie collective ? D'un flot d'images floues émergent des îlots de scènes précises où ne manquent ni les paroles ni le son des voix bretonnes ou américaines.

... Mon oncle se jette sur les chers hortensias de sa femme, se met à en arracher les fleurs à pleines poignées et les lance sur les véhicules.

... Qui a crié : « Les cloches, il faut sonner les cloches ! » ? Et les plus mécréants ne sont pas les derniers à se ruer dans la chapelle, à se pendre à la corde et à tirer jusqu'à épuisement.

Les voisins sont tous là. Ensemble on ne retient plus les acclamations, les gestes frénétiques. On court le long du convoi qui avance lentement, prudemment.

A-t-on pensé à préparer des repas ce jour-là ? Ce qui est sûr c'est que les vaches sont restées dans leur champ. Quand donc la colonne a-t-elle enfin stoppé ? Assez tard dans la matinée me semble-t-il. Peut-être au moment où dans le Finistère l'avant-garde subissait un accrochage.

Maintenant qu'ils sont arrêtés, ce n'est plus le film abstrait du défilé que nous avons devant nous mais des hommes de chair et d'os.

Tante Rose se tourne vers moi : « Allons ! On a dit qu'on embrasserait le premier Américain qu'on rencontrerait. Tu viens ? » Elle, si décidée d'habitude a besoin de ma compagnie, guère plus assurée. On s'avance vers le camion le plus proche, les soldats se penchent en souriant. Un peu gauches, on en embrasse quelques-uns au hasard.

Je risque quelques mots en anglais. Hélas ! Ce sont des Mexicains. Je ne savais pas que le Mexique était en guerre. Nous nous sentons vaguement frustrées mais comme ils portent l'uniforme américain nous leur « pardonnons ». Et puis il y en aura d'autres ! Et le convoi s'ébranle et le défilé reprend interminablement.

Au fil des heures, les soldats sont de plus en plus détendus. Au cours des pauses, ils nous offrent tout ce dont nous manquons depuis longtemps : du chocolat, du sucre en poudre, des gâteaux secs, des chewing-gums, des boîtes de conserve ... tout cela présenté dans des emballages pratiques qui nous révèlent une organisation et un souci de l'hygiène que nous ne connaissons pas. Je reste en arrêt devant de mystérieux sachets sur lesquels je déchiffre le mot : « coffee » que je traduis à mon entourage. Le mode d'emploi me sidère : il recommande de dissoudre le contenu dans de l'eau chaude. Quelle étrange idée que d'essayer de faire fondre du café moulu dans de l'eau ? Même conseil sur le sachet marqué : « lemon ». Ils sont fous ces Américains !

Intrigués et légèrement méfiants, nous sommes un peu comme des « sauvages » qui découvrent la civilisation. Mais autour de moi, on se met à douter de mon anglais et on laisse de côté ces sachets énigmatiques. Notre maison, la mieux placée pour tout voir, ne désemplit pas. Les voisins entrent et sortent. Les hommes boivent un verre de cidre, les femmes, un bol de café-chicorée. Mais en peu de temps, ma tante épuise sa provision du mois et continue à l'orge grillé.

Comble de largesse, elle pose solennellement sur la table, une boîte de sucre en pierre Chantenay intacte qu'elle a sortie du plus profond de son armoire. « Aujourd'hui pas de saccharine ! » Elle croit dur comme fer que, dans une semaine, on trouvera de tout dans les magasins.

Les Américains invités à entrer trinquent aussi avec nous. Mais toujours au cidre, car ici il n'y a pas de calva normand, ce que l'un d'eux semble regretter.

Je ne m'attarde pas trop dans la maison. Je ne veux rien perdre du spectacle de la route. Je m'enchant de la démarche souple des soldats sur leurs semelles de crêpe et de l'élégance de leur silhouette sportive, dans leur pantalon bien coupé, bien ajusté. Des félins ! Ils ont une manière d'être si décontractée, une gentillesse si naturelle qu'on se sent immédiatement proche d'eux. Ils ont la tranquille assurance d'un vainqueur à qui la victoire serait promise.

Le souvenir des lourdes bottes noires, des tristes uniformes verts et de la lamentable déroute a été projeté dans le passé à des années-lumière et pourtant c'était il y a seulement deux ou trois jours !

La foule ne cesse de grossir le long de la route. On vient de loin pour la journée. La nouvelle s'est répandue à toute vitesse et du nord comme du sud, les gens affluent sur ses bords. Les nouveaux arrivants prenant le relais des premiers n'en peuvent plus d'ovationner en continu les Libérateurs.

Est-ce le premier jour ou le lendemain qu'il se dit qu'un soldat allemand a été tué dans la côte de Beg ar Méné ? C'est un prisonnier des Américains qui a tenté de s'enfuir et qui n'a pas obéi aux sommations. Des gens se déplacent pour aller voir le corps dans le fossé et recouvrent le visage de fougères fraîches.

Des hommes du village, échauffés par l'enthousiasme et par le cidre, se souviennent tout à coup qu'ils ont un compte à régler. Un jeune homme, armé d'une paire de ciseaux et d'une tondeuse se dirige vers une maison, suivi d'un petit groupe.

Lorsque j'arrive, il a presque terminé son œuvre. La femme est assise sur une chaise, sa chevelure par terre et on lui passe la tondeuse sur le crâne. Une commère est en train de lui siffler : « Aze vez serred da veg dit ! » (Là on te ferme le bec !). La femme tondue fréquentait les Allemands et était, me dit-on, particulièrement arrogante envers les gens du village. Sa malheureuse fillette hurle et j'essaie, mais en vain, de la calmer.

Mais on amène une autre femme, sa « complice », qui habite à deux pas, même scénario. Puis le groupe éméché et déchaîné s'en va, emmenant sa deuxième victime pour aller fêter l'événement au bistrot de Beg ar C'hra.

Je reviens à la route. J'avise une jeep – je connais maintenant le nom de ces étranges petites voitures – qui vient de s'arrêter. Les militaires qui l'occupent portent des étoiles sur leur

casque. Je ne sais pas ce que cela signifie. Je rassemble quelques mots d'anglais pour leur dire : « On vous attendait depuis 4 ans ». L'un d'eux rectifie : « Non, deux ! ». Puis il ajoute, toujours en anglais : « Et maintenant, nous irons à Moscou. » Étonnée, je le fais répéter. Mais j'ai bien compris : « Mais les Russes sont vos alliés ! » « Non, à Moscou, à Moscou ! ». Outrée par ce que je considère comme une ingratitude et une trahison, je leur tourne le dos. Je n'ai pas oublié la bataille de Stalingrad et comment les Russes ont arrêté les Allemands. Qu'est-ce que c'est que ces faux-frères qui, un jour pareil, renient leurs amis ! Je croyais que l'ennemi commun était l'Allemand ! Je n'y comprends rien.

Mais j'oublie vite l'incident car un peu plus loin, je trouve des interlocuteurs plus sympathiques. Et les journées de liesse se succèdent. 3 jours ? 4 jours ? une semaine ? Le défilé continue, la foule fait toujours la haie, unie dans la même allégresse.

Mais arrive le moment où je dois retourner au Réchou pour être remplacée par ma mère qui envie la chance que j'ai eue d'avoir été là dès l'aube de ce 8 août 44 inouï qui restera de ma vie un jour incomparable de ferveur collective.

Mais maintenant finie la route à pied. Comme beaucoup, grande nouveauté, j'ai appris à faire de l'auto-stop. C'est magique. Il suffit de lever le bras pour qu'aussitôt un Richard, un Josef, un Victor, un Elmer s'arrête...

À ma première tentative, c'est une moto qui stoppe devant chez tante Rose. Je m'installe sur le tan-sad et comme je n'ai jamais fait de moto, je me demande où poser mes mains. Le démarrage brutal m'apprend instantanément qu'il faut saisir le conducteur à bras le corps. Arrivée sensationnelle du premier Américain au Réchou où, en faisant un petit détour, Richard a eu la complaisance de me conduire.

Qu'a dû penser ce jeune Américain moderne de l'intérieur breton à l'ancienne mode de ma grand-mère avec son sol de terre battue, l'alignement traditionnel des meubles le long du mur face à la porte : lit-clos, armoire, buffet, horloge ? Mais ce jour-là, je ne m'en soucie guère. Le jeune garçon accepte un verre de cidre et hop, adieu ! Une autre fois, c'est le camion de Josef et de Victor qui me conduit à domicile. Ma grand-mère est toujours contente de voir de près des Américains et, de plus, ceux-ci ont le prénom de deux de ses fils. Cette fois encore, un verre de cidre et en route. Mais ces deux-là, je les reverrai. Ce sera le jour où, à trois copines, nous décidons d'aller en stop passer une journée chez des amies, à Saint-Brieuc, à 60 kilomètres. Faute de courrier, nous sommes sans nouvelles d'elles depuis deux mois.

Dans le camion qui s'arrête, j'ai la bonne surprise de retrouver Josef et Victor. Ils nous déposent en ville et continuent vers la Normandie, non sans nous avoir demandé une photo d'identité qui va rejoindre une brochette de jeunes visages collés au-dessus du tableau de bord.

Le soir, nous revenons dans un autre camion américain. À quelques jours de là, mes deux amies réitèrent sans moi une nouvelle escapade à Saint-Brieuc. Et c'est en faisant du stop pour le retour qu'elles retombent sur Josef et Victor. La coïncidence est si amusante qu'elles invitent les deux compères à venir la fêter au domicile de leurs amies qu'elles viennent de quitter. Pendant que joyeusement la compagnie se restaure, les voisins, intrigués par ce camion américain en stationnement dans ce quartier éloigné des grandes routes, tournent autour du véhicule et finissent pas soulever les bâches. Et là, horreur ! ils découvrent des corps de soldats américains récemment tués.

Ce jour-là, Hélène et Renée remontent allègrement dans le camion sans rien savoir de sa cargaison. Ce ne sera que plus tard, par leurs amies de Saint-Brieuc, qu'elles apprendront en quelle funèbre compagnie elles ont voyagé.

Et moi-même, je me mets alors soupçonner que c'était avec un chargement analogue que Josef et Victor m'avaient la première fois conduite au Réchou puisque, cette fois-là aussi, ils circulaient dans le sens Normandie-Bretagne. Ils devaient faire la navette entre les lieux des combats et quelque endroit du Finistère où les corps de leurs compatriotes étaient rapatriés

dans les meilleures conditions. Ce sera du moins la seule explication valable que nous trouverons à la fréquence de nos rencontres et au macabre transport.

Pendant au moins deux semaines, je multiplie ainsi le stop pour circuler intensément entre Plounérin, Keramanac'h et le bourg de Pounevez-Moedec et je retrouve toujours chez les boys, la même gentillesse, la même courtoisie.

Mais avec les jours qui passent, si la joie demeure intacte, la folle exaltation des débuts se calme progressivement.

Le comportement des Américains aussi se modifie.

Après une journée de grande distribution, certainement organisée par le Commandement, où du haut de leur camion, ils jettent en passant une profusion de gros cartons de vivres bien emballés, les dons individuels et quotidiens cessent brusquement et totalement. Autre signe, l'auto-stop ne fonctionne plus. Aucun véhicule ne s'arrête plus. Des mesures ont dû être prises, des ordres donnés. Peut-être par suite d'abus, mais aussi parce que ces joyeux débordements ne pouvaient continuer indéfiniment.

D'ailleurs on dit que quelques trains commencent à circuler un peu sur la ligne Paris-Brest. Mais nous en sommes à 10 kilomètres et localement il n'y a aucun moyen de transport. Alors on se remet à la marche.

Pour nous quatre, dès août 44, la guerre est terminée. Sur le coup, nous ne mesurons pas notre chance d'être ainsi passées au travers sans dommage majeur et d'être libérées deux mois après le Débarquement sans en avoir subi, comme les Normands, le contrecoup.

Mais pour beaucoup de gens, la guerre continue. L'ennemi a reculé mais n'a pas cédé. Les prisonniers de guerre sont toujours en Allemagne dans les stalags et les oflags et on ne sait pas ce que sont devenus ceux qui ont été arrêtés.

En septembre, ma mère commence à se préoccuper de la rentrée scolaire et c'est à bord d'une jeep américaine que je l'accompagne à Saint-Brieuc pour chercher un nouveau logement, celui de la rue Saint-Guillaume ayant été réoccupé par la propriétaire. Mais nous faisons chou blanc. Cependant la solidarité joue une fois de plus en notre faveur. Madame Le Louarn, la prof du C.C. que nous connaissons, nous déniche, 12, place Saint-Michel, au premier étage de la maison d'un couple d'instituteurs retraités, un petit deux-pièces sommairement meublé, mais bon marché. La chance ne nous abandonne pas.

Mes sœurs font normalement leur rentrée. À partir de janvier 1945 et après un trimestre supplémentaire de vacances, notre promotion, et elle seule, a l'honneur de revenir à l'École Normale qui vient de retrouver une existence légale. Les promotions suivantes restent au collège. L'ouverture in extremis de cette porte nous replace dans la perspective normalienne qui occupait notre imaginaire de 1941. L'affront de Vichy s'efface.

Tous les locaux ne sont pas encore disponibles car les Américains y ont remplacé les Allemands mais nous retrouvons nos salles familières de l'aile gauche dans lesquelles nous sommes au large et aussi la villa qui nous a servi de réfectoire la première année et qui, cette fois, est convertie en dortoir.

Nous y logeons par joyeuses chambrées de trois, quatre ou cinq baptisées par nous de noms baroques et mystérieux tels que « La Maïz ». La gaieté est revenue mais pas l'oubli. Nous avons maintenant de 20 à 23 ans et après la période noire que nous venons de traverser, nous voulons vivre une vie normale.

Bientôt les Américains nous laissent la place. Nous pouvons enfin occuper totalement notre école et connaître les dortoirs aux cellules individuelles avec lavabo, fermées d'un rideau blanc qui nous semblent presque luxueuses, le grand réfectoire presque intimidant, la cour intérieure, le grand jardin, le tennis où nous nous exerçons maladroitement.

Pas de surveillantes, mais interdiction de sortir le soir. La nouvelle directrice, ancienne prof d'E.N., nous fait confiance et nous sommes trop bien dressées et trop sages pour songer à désobéir.

Notre temps est partagé pour les 6 mois qui nous restent entre les cours théoriques de psychopédagogie, de morale professionnelle, de pédagogie du calcul, de secourisme, de cuisine et même d'agriculture. Les stages pratiques ont lieu dans les classes de l'école annexe et de la ville : Poutrin, La Ville-Glinglin, Berthelot que nous découvrons enfin. Je suis stagiaire dans la classe d'Anne Sohier. La claustration qui nous a tenues à l'écart des grands événements historiques, est terminée et cette formation professionnelle, aussi brève soit-elle, va servir de tremplin à nos débuts de carrière. Nous nous sentons normaliennes à part entière et adultes tout d'un coup. La terrible tension de la discipline du collège, du bac à décrocher et de la guerre a disparu laissant place, dans un climat serein, à un travail modéré, résolument orienté vers la préparation à notre entrée dans la vie active maintenant toute proche.

Le premier mai, nous nous réveillons pour voir, par les fenêtres du dortoir, les platanes déjà bien feuillus de la cour, couverts de neige.

Et enfin le 8 mai 45 explose l'Armistice !

Après l'immense souffle de la Libération de l'été précédent, une autre grande joie nous soulève. Cette fois, du moins avec l'Allemagne, c'est fini ! Les prisonniers vont revenir ! Nous savons que tous nos professeurs attendent leur mari et même que l'une d'entre elle n'a jamais voulu sacrifier à la mode des jupes courtes pour que son époux la retrouve en robe longue jusqu'aux chevilles, telle qu'elle était avant la guerre.

Autour du piano de Mme Giacometti, notre prof de musique, nous apprenons tous les hymnes alliés : anglais, américain, soviétique que nous chantons avec ferveur.

Et, ce soir du 8 mai, permission de sortie pour aller faire des farandoles à travers les rues noires de monde ou courir où bon nous semble. Nous ne nous en privons pas.

Quelques minutes avant et après minuit, nous regagnons sagement par petit groupes, notre école. Pourquoi faut-il que Mme La Directrice soit à l'entrée du dortoir pour pointer les entrées ?

Décevant ce brusque retour au passé en ce jour de fête !

Toutes celles qui ont dépassé l'heure à la minute près seront consignées pour le dimanche suivant. Mais la fête est dans les têtes avec un petit peu de folie : une demi-heure plus tard, un groupe restreint risque une sortie clandestine en empruntant la petite porte du fond du jardin afin de vivre encore une heure ou deux de cette nuit unique.

Le lendemain, après une dénonciation de voisins, enquête serrée de la directrice, piquée dans l'honneur de son école et qui convoque individuellement à son bureau celles qui lui semblent les plus suspectes.

Le secret restera bien gardé. Mais elles risquaient le renvoi après 4 ans d'études ! et pour quelle peccadille ! Plus d'une eut froid dans le dos !

L'année se termine dans une joyeuse confusion. Pour une semaine, des congés bien mérités sont octroyés aux professeurs et aux institutrices dont les maris reviennent des camps de prisonniers. Nous sommes un peu livrées à nous-mêmes. Personne n'a la tête au travail.

Nous tendons parfois l'oreille vers le vieux poste de TSF qu'on nous a rendu et dont le son est si faible. Les nouvelles que nous captons difficilement sont si atroces, si bizarres que nous nous regardons interdites, incrédules. L'avance des troupes alliées en Allemagne aurait fait découvrir des camps de concentration dont l'horreur est encore mal connue. On fait état de découverte d'abat-jour en peau humaine... est-ce possible ? Nous ne savons toujours rien des lycéens arrêtés il y a plus d'un an.

Un jour devant la gare, c'est une foule considérable qui attend un train de prisonniers et de déportés. Même si nous savons que notre camarade Simone Bécouarn est parmi eux, il nous

est impossible de la voir. Quelques jours plus tard, elle vient nous rendre visite à l'école mais elle refuse de nous donner des détails sur sa déportation à Ravensbrück.

L'excitation de la vie qui reprend nous saisit à nouveau. Les bals publics interdits pendant la guerre battent leur plein. Nos plus belles années en ont été privées. Aussi avec quel entrain allons-nous danser le dimanche après-midi, à Beaufeuillage, un peu grisées d'être prises dans ce courant de jeunesse que nous n'avons pas eu loisir de connaître !

En fin juin, nous nous séparons en nous donnant rendez-vous à Dinard où nous devons effectuer un mois de stage d'éducation physique au C.R.E.P.S. nouvellement installé à l'hôtel Michelet.

Je reviens donc habiter place Saint-Michel où ma mère prépare les valises pour le retour à Perros après deux années bien remplies. Madeleine a été reçue à la première partie du bac, Annick a eu son brevet élémentaire et moi, j'ai enfin terminé mes études. Il est temps de revenir au pays natal avec ces beaux résultats dont la mère peut, à juste titre, être fière.

Ce 14 juillet, pour notre dernier soir à Saint-Briec, il y a grand bal public en plein air aux Promenades pour célébrer la première fête nationale depuis 1939. Je demande à Madeleine de m'y accompagner en proposant de lui apprendre à danser.

À notre arrivée, en attendant la fin de la danse en cours, nous nous adossons au kiosque à musique où l'orchestre, accordéon, saxo, batterie se démènent. Je m'apprête à entraîner ma sœur dans la danse suivante lorsqu'un danseur se présente devant moi. Comme j'ai la tête baissée, je ne vois d'abord que ses souliers. Puis mon regard remonte le long d'un costume gris jusqu'au visage d'un grand jeune homme frisé qui m'invite. Je change mon mouchoir de main et je le suis. Mon danseur se révèle vite très causant. Mais moi, selon l'usage en cours et de par mon naturel timide, je reste sur ma réserve. C'est lui qui fait les frais de la petite conversation qui peu à peu s'engage. Il n'est pas à court de sujets. Voilà que je l'entends dire : « Vous avez une belle veste ». Il est vrai qu'en cette période de dénuement vestimentaire, ce vêtement de laine blanche que ma mère vient de me tricoter est un luxe. Un peu surprise tout de même, je réponds : « C'est la laine des moutons de ma grand-mère. » Pour être précise, j'aurais dû dire : « la grand-mère de ma cousine qui l'a filée avec une quenouille ». Mais avec cet inconnu, j'économise mes paroles. En répartie, je m'attends à une banale plaisanterie. Mais non, c'est d'une voix absolument sincère qu'il s'exclame : « Les moutons de votre grand-mère ! Comme c'est poétique ! » La spontanéité de la remarque, son ton et son contenu me prennent au dépourvu. Le peu de garçons que j'ai connus n'auraient pu s'exprimer ainsi. Interdite, je ne sais quoi dire. Mais quelque chose en moi a fait tilt.

Et les remarques de ce doublement curieux garçon continuent : il me fait remarquer que je n'ai pas l'accent de Saint-Briec. Évasivement, je déclare être de la région de Guingamp. Il réagit aussitôt : « Je connais quelqu'un à Perros-Guirec : Victor Chevalier. » La surprise et le contentement ont raison de ma retenue. Vivement, je lâche : « Mais je le connais aussi, je suis de Perros. Comment l'avez-vous connu ? – Nous avons fait ensemble un stage à la Haute Barde – Mais alors, vous êtes instituteur ? – Oui – Moi, je suis normalienne sortante ! » La coïncidence nous laisse pantois. Un étrange sentiment de confiance et de sécurité m'envahit. Et comme j'apprécie de plus en plus les manières franches et directes de mon interlocuteur, ses yeux pétillants de gentillesse et de gaieté, quelque chose en moi se trouve ébranlé et je sens fondre en moi mes résistances de jeune fille rangée.

Une grande ronde se forme. Mon compagnon est choisi par une jeune fille pour aller au milieu. Vais-je le perdre ? Mais non, dès qu'il le peut, au lieu de venir m'embrasser comme je m'y attends, il choisit ma voisine et reprend sa place à mes côtés quand elle s'éloigne à son tour vers un autre cavalier. J'apprécie la subtilité de sa manœuvre. Les fox-trot, les valse, les slows, les farandoles, les tangos surtout, les doux tangos font le reste.

Je ne me demande pas ce qui m'arrive. Je me laisse flotter comme dans un beau rêve. J'en ai complètement oublié ma sœur qui, depuis longtemps, a dû regagner la maison. Je suis d'autant plus détendue que dans la foule qui m'entoure, personne ne me connaît. Je n'ai pas à me raidir sous les regards curieux des camarades qui m'accompagnaient aux trois ou quatre bals de Beaufeuillage, ni à craindre leurs remarques malicieuses : « Tiens, tu as fait une touche ! » Non, elles sont parties en vacances... À l'abri de toute possibilité de jugements, même bienveillants, je puis me laisser aller à vivre librement ce surprenant et magique moment où je pénètre avec surprise.

Nous en venons peu à peu aux confidences. J'apprends qu'il est Rennais, qu'il est venu pour trois jours passer une visite à la caserne, qu'il loge chez une tante, rue Fardel... Moi, je finis par lui raconter qu'après quatre années d'études passées à Saint-Brieuc, cette soirée est la dernière, que demain – c'est-à-dire aujourd'hui même puisque minuit est passé – je retourne à Perros avec ma mère et mes sœurs mais que dans 15 jours, en août, j'irai faire un stage d'éducation physique d'un mois au C.R.E.P.S. de Dinard.

Est-ce à ce moment-là où un peu plus tard, le bal fini, que nous avons échangé nos noms et nos adresses ? Car nous voilà maintenant sagement assis face à mon domicile de la place Saint-Michel où je l'ai autorisé à me reconduire.

Sans nous le dire, nous avons du mal à nous quitter. Et moi, la sage, la timide, la farouche, je ne m'étonne même pas d'être là, en pleine nuit, en compagnie d'un homme dont je ne soupçonnais même pas l'existence quelques heures auparavant et d'avoir très envie, sans l'oser bien sûr, de poser ma tête sur son épaule. Mais lui, plus audacieux, risque : « Maintenant je devrais vous embrasser ? » Gauchement, je sais seulement lui répondre : « Ce n'est pas la peine. » Et je me lève pour rentrer.

Mais Paul s'avise alors qu'il ne saura pas retrouver son chemin dans la ville. C'est donc à mon tour de lui faire un brin de conduite pour le mettre dans la bonne direction. Mais il n'est pas question qu'il me laisse revenir seule. Non, il me raccompagne à nouveau jusqu'à la place Saint-Michel.

Tout en remontant à ses côtés la rue Maréchal Foch, je me mets à fredonner un air qui me poursuit depuis quelques jours et que je chantonne à tout vent sans pouvoir obtenir auprès de mes camarades calées en musique, le nom du compositeur. Mais Paul, à qui je pose la question, me répond sans hésiter et d'un air ravi : « Mais c'est la cinquième symphonie de Beethoven ! » C'est un nouveau coup de gong ! Voilà que, absolument sans l'avoir cherché, j'ai touché chez mon interlocuteur le point sensible : la musique classique. Or je ne suis qu'une béotienne en la matière. Aurais-je été plus cultivée, j'étais trop innocente et trop désemparée devant ce qui m'arrivait pour être capable d'élaborer une quelconque tactique de séduction. Non, une nouvelle fois, c'est un hasard heureux qui nous rapproche.

Nous nous quittons sur les deux marches en granit de mon seuil en descendant desquelles Paul trébuche, ce qui nous fait rire et nous ramène à un peu de réalité.

Je gravis l'escalier et, alors que je ne lui fais jamais de confiance, avant de me glisser dans le lit que je partage avec ma mère, je ne peux m'empêcher de lui murmurer : « Ce soir, j'ai rencontré un jeune homme... S'il m'avait demandée en mariage, j'aurais dit oui tout de suite. » Un ronchonnement me répond : « Tu es complètement folle ! » Et je m'endors instantanément.

Au matin, branle-bas de combat chez nous. On ne s'attarde pas au lit. Il faut au plus vite aller à la gare faire enregistrer nos lourdes valises avant notre départ de l'après-midi. À moitié réveillée, je m'approche de la fenêtre et en plongeant mon regard sur la place, je sursaute en découvrant, assis sur le banc et lisant un journal, « mon » jeune homme de la nuit. Comme le sommeil a eu raison de mon éblouissement de la veille, je suis gênée et presque contrariée de cette présence insolite dont je me garde de souffler mot à ma mère et à mes sœurs.

Une demi-heure plus tard, je suis en bas devant la maison, aidant ma mère à charger nos valises sur la brouette que nous a prêtée le propriétaire. Et nous prenons la direction de la gare. J'ai évité de regarder vers le banc mais je devine que l'innocent qui ne soupçonne pas ma ruse, s'est levé et nous suit à quelque distance. Que faire ? Que dire ? Qu'est-ce qui va se passer ? Je panique intérieurement, ne sachant quel comportement adopter. Nous nous relayons aux poignées de la brouette car la route est assez longue et la montée vers la gare plutôt dure. Enfin nous y voici. Nous soufflons un peu auprès de notre brouette. Je ne peux plus continuer à feindre d'ignorer la présence de notre suiveur qui s'est arrêté à quelques mètres de nous. Profitant de ce que ma mère est allée aux renseignements dans la gare, je lui fais signe de s'approcher et comme elle revient aussitôt, je le lui présente : « C'est le jeune homme avec qui j'ai dansé hier soir. » À partir de là, tout devient simple, clair et facile. Et le voilà qui, sans cérémonie, empoigne les deux valises et nous accompagne jusqu'à l'enregistrement. Ma mère avec sa décontraction habituelle dit : « C'est tout de même fort un homme. » Il semble déjà intégré à la famille. Un grand pas vient d'être accompli. Je respire enfin. Avant qu'il ne nous quitte, je lui demande discrètement de ne pas venir assister à notre départ cet après-midi. Il acquiesce. Comme nous avons nos adresses, nous savons que pour autant, les fils qui se sont tissés ne seront pas rompus. On s'écrira et puis, il y aura Dinard... Le seul souvenir que je garde de notre départ de l'après-midi, c'est l'amer regret de m'être stupidement privée d'une présence qui déjà me manque. Mais je ne sais plus très bien ce que je fais, ni qui je suis. J'ai la tête à l'envers. Je n'ai pas encore compris que j'ai été frappée par la foudre et que je suis déjà en train de prendre un départ définitif pour la vie.

PS : En refermant le livre témoignage publié en 1995 (De la nuit à l'aurore, des lycéens dans la guerre), je reste interdite lorsque je mets en parallèle l'étroitesse de nos vies passives de lycéennes cloîtrées et immergées dans leurs études et l'engagement à haut risque dans lequel, à notre insu, nos camarades s'étaient engagés. Bien tardivement j'en aurais presque mauvaise conscience.